

rir ainsi avant le temps ? Pourquoi consumer la frêle constitution par de si longues veilles ? Ne sais-tu pas que la nuit est faite pour dormir, et que le sommeil est le grand réparateur du corps ? Crois-moi, conserve ta vie, pour pouvoir servir ton Dieu plus longtemps, profiter à la sainte Eglise et asseoir ton Ordre plus solidement.

François, flairant la malice du démon, se précipite hors de sa cellule, ôte sa tunique et se jette dans un buisson plein de ronces et d'épines, se tournant et se retournant, au point de se mettre tout en sang. Au même instant il se trouva enveloppé d'une lumière resplendissante, et il aperçut, au milieu des épines ensanglantées, quantité de belles roses blanches et vermeilles, qui brillaient dans la neige ; car l'hiver était fort rigoureux cette année-là. Sur le chemin qui conduisait à l'Eglise, il y avait une multitude d'anges, dont l'un appela François. " Viens, lui dit-il ; hâte-toi d'aller adorer ton Sauveur. Il t'attend dans l'église, avec sa bienheureuse Mère." Et François se trouvant miraculeusement revêtu d'une robe toute blanche, cueillant douze roses blanches et douze roses vermeilles, et se rendit à l'église de la Portioncule ; le chemin lui parut couvert de riches étoffes de soie et d'or.

Après une profonde adoration, il offrit ses roses à Notre-Seigneur. Jésus était, comme la première fois, tout éclatant de gloire sur l'autel. La Sainte-Vierge était à sa droite ; et les anges rayonnaient autour d'eux. " François, lui dit le Sauveur, pourquoi ne donnes-tu pas à ma Mère les présents qu'elle attend de toi ? " Comprenant qu'il s'agissait des âmes que devait sanctifier et sauver la grande Indulgence, le Bienheureux lui répondit avec amour : " O mon très-doux Seigneur, souverain Maître du ciel et de la terre, daignez, dans votre miséricorde, déterminer le jour où l'on pourra gagner l'Indulgence plénière dont vous avez enrichi ce béni sanctuaire. Faites-le pour l'amour de votre glorieuse Mère, l'Avocate de tous les pécheurs. " Et Jésus répondit : " Ce sera depuis les premières vêpres du jour où je délivrai par mon Ange mon bien-aimé Apôtre Pierre de ses liens, jusqu'au soir du lendemain. — Eh, mon bon Seigneur, demanda François, comment les hommes le sauront-ils ? et quand ils le sauront, y ajouteront-ils foi ? — Ce sera l'affaire de ma grâce, répliqua Notre-Seigneur. Pour toi, va de nouveau vers mon Vicaire ; et lui se chargera de publier l'Indulgence. — Mais il n'en croira peut-être pas un pauvre pécheur comme moi ? — Em-mène avec toi quelques-uns des Frères qui ont vu et entendu tout ceci ; et prends quelques-unes des roses blanches et vermeilles que je viens de faire éclore au milieu de l'hiver et que tu as cueillies sur les buissons empourprés de ton sang. Il te croira, il confirmera ma parole et fera publier l'Indulgence. " Puis il le bénit, et la céleste vision disparut pendant que les anges chantaient joyeusement le *Te Deum*.

XVI

PROMULGATION SOLENNELLE DE L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE, CONFIRMATION DIVINE DE LA REGLE.

Dès le matin de cette nuit mémorable, saint François partit donc pour Rome, accompagné de trois des frères qui avaient été témoins du prodige : le bienheureux Pierre de Catane, le bienheureux Bernard de Quintavalle et le bienheureux Ange de Riéti. Il portait avec lui six roses, trois blanches et trois vermeilles.

Arrivé devant le Pape, au palais de Latran, François raconta naïvement tout ce qui s'était passé et lui présenta les roses miraculeuses, comme preuve de la vérité de ses paroles et du témoignage de ses compagnons. " Oh ! Seigneur, s'écria le Pape, en apercevant les roses si fraîches, si éclatantes, si parfumées. Seigneur ! de telles roses en janvier ! Frère François, je n'en demande pas davantage pour croire ce que vous me dites. Mais pour décider l'affaire, il faut consulter préalablement les Cardinaux. "

Le lendemain matin, devant tous les Cardinaux assemblés en Consistoire, le Pape obligea

François de raconter en détail ce qu'il lui avait dit à lui-même. Puis, lorsque le Saint eut clairement posé ses conclusions, Honorius III fit la déclaration suivante :

" Attendu que Nous sommes certain du vouloir de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, à la prière de la Bienheureuse Marie toujours Vierge, sa Mère, vous a octroyé la faveur que vous lui demandiez, Nous qui, sur la terre, tenons, bien qu'indigne, la place de ce seul vrai souverain Pontife, Nous octroyons de sa part, à perpétuité, l'Indulgence plénière à l'église de la Portioncule et à vous-même, à partir des premières vêpres de la fête de Saint-Pierre-aux-Liens, jusqu'au soir du jour suivant, deuxième d'août. "

Pour donner plus d'éclat à cette Indulgence extraordinaire, le Pape écrivit aux Evêques d'Assise, de Pérouse, de Foligno, de Gubbio, de Todi, de Spolète et de Nocera, leur mandant de se trouver à Sainte-Marie des Anges, le premier août 1223 pour y promulguer avec le plus de solennité possible la céleste Indulgence. Saint François et ses Bienheureux compagnons voulurent porter eux-mêmes aux susdits Evêques les Lettres Apostoliques, joignant très-humblement leur prière aux instances du Vicaire de Jésus-Christ.

Au jour indiqué, tout étant préparé par les soins du Saint, les sept Evêques montèrent avec lui sur une estrade dressée devant l'église et qu'entourait une multitude de peuple accouru de tous les pays environnants. Il était neuf heures du matin.

A la prière des Evêques, saint François exposa l'origine surnaturelle et l'excellence de cette grande Indulgence, avec tant de ferveur, de sainteté et de joie, que l'on croyait voir et entendre un Séraphin. A la fin de son exhortation, ouvrant un papier qu'il tenait à la main, il lut ce qui suit : " Je veux vous faire aller tous en Paradis. Je vous annonce une Indulgence plénière que j'ai obtenue de la bonté du Père céleste, et de la propre bouche du Souverain-Pontife. Vous tous qui êtes venus ici avec un cœur bien contrit, bien confessés et bien absous par un prêtre, vous aurez la rémission de toutes les peines dues à vos péchés ; et il en sera de même tous les ans, à perpétuité, pour tous ceux qui y viendront avec les mêmes bonnes dispositions. Je souhaitais que cela durât huit jours ; mais je n'ai pu l'obtenir. "

En entendant ces mots, " tous les ans, à perpétuité, " les Evêques s'émerurent ; et tout scandalisés : " Frère François, lui dirent-ils, quoique le Pape nous mande de faire ici ce que vous souhaitez, nous ne pouvons vous suivre jusque-là. Il faut annoncer l'Indulgence pour dix ans seulement. " Et l'Evêque d'Assise s'étant levé le premier, voulut faire la restriction convenue ; mais il ne put s'empêcher de dire, comme François : " tous les ans, à perpétuité. " Les six autres Evêques essayèrent l'un après l'autre de mettre la restriction ; Dieu permit que, sans le vouloir, tous répétaient : " tous les ans, à perpétuité. "

Ainsi fut promulguée, grâce à une intervention évidemment surnaturelle de l'Esprit de Dieu, la célèbre Indulgence perpétuelle de la Portioncule, que les Souverains-Pontifes ont étendue depuis à toutes les églises des trois Ordres de saint François.

Quant la cérémonie fut achevée, les sept Evêques descendirent de l'estrade et procédèrent à la consécration solennelle de l'humble église qui allait devenir l'un des sanctuaires les plus renommés du monde catholique ; et, à la prière de saint François et de sainte Claire, ils consacrèrent également la petite église de Saint-Damien ; et ils quittèrent la plaine d'Assise, profondément édifiés de tout ce qu'ils y avaient vu.

NOTA

L'Eglise des Stigmates à Montréal, coin des rues Dorchester et St. Urbain possède cette grande indulgence, et tous les fidèles peuvent la gagner en visitant cette église du premier août au deux, pourvu que s'étant confessés et ayant communiqué ils prient aux intentions du Souverain Pontife.

LA SOCIÉTÉ

DE

SAINT-VINCENT DE PAUL

LETTRÉS, ENTRETIENS, RÉCITS ET SOUVENIRS

PAR

EUGÈNE DE MARGERIE.

2 VOLUMES IN-12—PRIX franco..... \$1.25

LETTRÉ DE MGR DE SÉGUR

CHANOINE-ÈVÊQUE DE SAINT-DENIS.

Paris, 29 mai 1874.

CHER MONSIEUR DE MARGERIE,

Laissez-moi, en qualité d'ancien confrère de Saint-Vincent de Paul, et au nom de la profonde reconnaissance que j'ai vouée à cette admirable Société, vous remercier du bon et beau livre que vous venez de publier. Faire connaître de plus en plus la Société de Saint-Vincent de Paul, la propager, en répandant partout l'esprit, maintenir ou ramener dans le sein des conférences le véritable esprit des fondateurs, c'est une bonne œuvre de premier ordre, dont je bénis Dieu de vous avoir donné la pieuse mission. Il faudra absolument que tous nos journaux catholiques et toutes nos semaines religieuses prennent en main la cause de votre livre, qui est par excellence la bonne cause. La Société de Saint-Vincent de Paul est l'anti franc-maçonnerie du bon Dieu : développons-la, vivifions-la, et par ce seul moyen nous contribuerons au triomphe catholique de notre France.

En vous remerciant de nouveau, je vous renouvelle l'affectueux hommage de ma vieille et cordiale amitié.

† L. G. DE SÉGUR,
Chanoine-Evêque de Saint-Denis.

LETTRÉ DE MGR MERMILLOD

ÈVÊQUE D'HÉBRON, VICAIRE APOSTOLIQUE DE GENÈVE.

Rome, 21 mars 1876, fête de saint Benoît.

CHER MONSIEUR,

Vous allez publier une nouvelle édition de votre admirable livre sur la Société de Saint-Vincent de Paul.

Vous avez, depuis longtemps, servi les pauvres ; vous êtes l'un des vétérans de cette œuvre providentielle suscitée à notre époque, pour être la chevalerie de la charité. Née et grandie à l'ombre des presbytères et des évêchés, elle a reçu la consécration solennelle du Saint-Siège ; il y a plus de quarante ans qu'elle poursuit son apostolat des classes souffrantes, et qu'elle est l'apologie vivante de la vérité par les flammes de la charité.

Nul mieux que vous ne pouvait relire son origine, son histoire, ses bienfaits, et expliquer à ses membres leur mission et leurs devoirs dans nos sociétés tourmentées. Votre livre, sous une forme littéraire dont vous avez le secret, et avec un grand charme de récit, doit être la lecture habituelle des conférences ; car, c'est le commentaire, à la fois le plus sérieux et le plus attrayant de votre *Manuel de la Société Saint-Vincent de Paul*. Je voudrais même le voir entre les mains de tous ceux et de toutes celles qui s'adonnent aux œuvres de miséricorde.

Le Souverain-Pontife a daigné vous louer de votre travail, et d'illustres Evêques vous ont donné leur suffrage. Je suis heureux de m'associer à ces sympathies légitimes, et de recommander hautement votre livre que j'ai déjà signalé dans des retraites prêchées à plusieurs conférences.

J'ai sollicité du Saint-Père une bénédiction qu'il vous a accordée tendrement pour vous, pour votre famille et pour vos œuvres.

Priez pour moi et agréez l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en N. S.

† GASPARD MERMILLOD,
Evêque d'Hébron, Vicaire apostolique de Genève.

CHAPITRE XIX

TYPES DE PAUVRES — 2. LE CHIEN DE LA MÈRE LE DIABLE

Vers l'année 1840, la ville de Bayeux, en Normandie, possédait peu d'habitants plus connus et jouissant, comme on dit, d'une plus exécrable réputation, que madame veuve Palobre, dite la mère Le Diable.

Vieille, laide, en leuse, haineuse, gourmande, paresseuse, impie surtout, — depuis bientôt un siècle qu'elle était de ce monde et qu'elle habitait la même mansarde de la rue aux Anglais, elle avait fait successivement le désespoir de ses parents, de son mari, de ses curés, de vingt âmes charitables qui, tout en soulageant sa profonde misère matérielle, avaient essayé de porter quelque remède à sa misère morale, plus profonde encore.

Les parents de la mère Palobre, aussi pieux que celle-ci était abominable, moururent, je crois, de chagrin. Quelques années après, le père Palobre en fit autant. Les deux enfants de notre

héroïne furent, très heureusement pour eux, emportés en bas âge par une maladie de langueur, due surtout, dirent les médecins, aux mauvais traitements et à l'incurie de leur tendre mère.

Celle-ci, demeurée seule à 40 ans, vécut, que bien que mal, d'un petit commerce de poisson. Mais, comme elle était adonnée à l'ivrognerie, jamais elle n'amassa la moindre épargne pour les temps de chômage et de maladie... Une nourriture malsaine et insuffisante, l'humidité, l'abus des liqueurs fortes, les mauvaises passions, aussi funestes au corps qu'à l'âme, la réduisirent bientôt à un état de détresse incroyable... A cinquante ans, madame Palobre, avec ses yeux caves, son teint hâve, sa mâchoire dégarnie, ses mains maigres et crochues, ses cheveux que le peigne ne touchait jamais, était l'un des spectacles les plus repoussants que puisse offrir le visage humain, ce visage que l'honneur, la vertu, la piété, le dévouement ornent si souvent — même sans la beauté — d'un charme incomparable.

Hélas ! ce charme n'existe guère sans la beauté, sans la douceur. Et la mère Palobre était la méchanceté, la violence même.

Depuis le soir jusqu'au matin, et depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre, elle ne décolait pas. Dieu et la société, les heureux, les riches, les dévots, ceux qui se portaient bien et celles qui étaient belles, ceux qui ne travaillaient point, qui faisaient grasse chère, ceux surtout dont les caves étaient bien remplies : même parmi ses parents et ses voisins, la mère Lefeu dont la mansarde était au midi, tandis que celle de la mère Palobre était au nord, ou la mère Ledoux, aussi vieille et misérable qu'elle, mais qui, au lieu de s'emporter contre son sort, en bénissait Dieu et attendait patiemment la mort comme une délivrance : tels étaient les objets de la haine, de l'envie, des fureurs, des violentes imprécations, des pensées vraiment infernales de cette pauvre mère Le Diable.

Il y avait pourtant des êtres qu'elle paraissait excéder plus encore : c'étaient ses bienfaiteurs.

De par sa détresse, surtout sa détresse spirituelle, en souvenir aussi de sa sainte mère, jamais les bienfaiteurs ne manquèrent à madame Le Diable.

La charité chrétienne est infatigable. Elle est indulgente aussi. La misère, quelle qu'en soit la cause, est à elle seule un titre auprès des disciples de Celui qui n'est pas venu pour les justes mais pour les pécheurs, qui courut après la brebis égarée, qui a prié pour ses bourreaux, qui, jusque sur la croix et au moment de mourir, convertissait le bon larron.

Tout le monde savait bien à Bayeux que la mère Le Diable était le propre artisan de sa triste position. On savait cette position quasi incurable. On savait qu'en essayant de la soulager un peu, on ne gagnerait même pas un merci de cette malheureuse créature.

Mais qu'importe ! On savait que, si on ne peut secourir, elle fût morte de faim et de froid. Et, à mesure que les mois et les années passaient, les prêtres, les sœurs, les dames de charité se succédaient — sans l'ombre d'un résultat moral, semblait-il, — dans la mansarde de la rue aux Anglais.

Une des originalités de la mère Le Diable c'était encore qu'elle ne pouvait pas mourir. En 1810, elle avait 95 ans, étant née le 11 mai 1715, le jour même de la grande victoire de Fontenoy. Il y avait cinquante-cinq ans qu'elle était malade ; et, à la voir, on eût dit une ruine... mais une de ces ruines sur lesquelles il semble que le temps n'ait plus de prise.

Vers cette époque, une conférence de Saint-Vincent de Paul, s'étant établie à Bayeux, adopta naturellement, parmi ses familles, la mère Le Diable, la plus misérable — à tous les points de vue — des pauvres de la ville.

Pendant deux ou trois ans, elle fut visitée régulièrement, par les uns ou par les autres, et avec le même succès absolu qui avait couronné les efforts de tant de saintes gens, depuis plus d'un demi-siècle.

En 1813, mère Le Diable ayant quatre-vingt-dix-huit ans, il y eut un remaniement parmi les familles, et la vielle pauvresse fut attribuée à un très zélé confrère que nous appellerons Germain.

" Vous tâchez de la convertir, n'est-ce pas ? monsieur Germain ? " lui dit le président.

Et la conférence de sourire. Tâcher de convertir la mère Le Diable, c'était comme qui eût dit, tâcher de porter la cathédrale de Bayeux à bras tendu.

" J'y tâcherai, Monsieur le président, " répondit Germain, avec une simplicité qui transformait les sourires en une bruyante hilarité.

Quelles sont les armes de Germain pour tenter, une fois de plus, ce qui a lassé les efforts de trois générations de pieux ecclésiastiques et de saintes femmes ?

Germain est à peine dans l'aisance. Il n'a reçu qu'une très médiocre éducation. Son état de bourgeois n'exige, il faut le reconnaître, ni des facultés bien brillantes, ni des connaissances bien

LES CONFINS DE LA SCIENCE

— ET DE LA —

PHILOSOPHIE

— PAR —

Le P. I. CARBONNELLE S. J.

Deux volumes in-12 Prix Franco..... \$1.50.

ETUDES

Philosophiques et Morales

— SUR LA —

CONFESSION

— PAR —

M. L'abbé A. M. LAURICHESSE

DU DIOCÈSE DE BOURGES

1 volume in-8 Prix Franco..... \$1.25.